

**BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR**  
**TOUTES SÉRIES**

**CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION**

**SESSION 2011**

---

**Durée : 4 heures**

---

**Aucun matériel autorisé.**

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.  
Le sujet comporte 9 pages, numérotées de 1 à 9.**

<b>BREVET DE TECHNICIEN SUPERIEUR – TOUTES SERIES</b>		<b>SESSION 2011</b>
<b>Culture Générale et Expression</b>	<b>11-CULTGEN-PF</b>	<b>Page 1 sur 9</b>

## **PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE ( / 40 POINTS)**

### **Rire : pour quoi faire ?**

Vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

**Document 1** : Henri Rubinstein, *Psychosomatique du rire* (2003)

**Document 2** : Henri Bergson, *Le rire*, Essai sur la signification du comique (1899)

**Document 3** : Entretien entre Fellag et Olivier Mongin, *Philosophie Magazine* – La rubrique d'époque (2006)

**Document 4** : Apulée, *Les Métamorphoses* (II<sup>ème</sup> siècle après J.C.)

## **DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE ( / 20 POINTS)**

Selon vous, rire a-t-il pour fonction de réunir les hommes ou de les séparer ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.

<b>BREVET DE TECHNICIEN SUPERIEUR – TOUTES SERIES</b>		<b>SESSION 2011</b>
Culture Générale et Expression	11-CULTGEN-PF	Page 2 sur 9

## DOCUMENT 1

« Le rire, c'est la santé » fait partie de ces formules qui remontent à la nuit des temps, que chacun sait obscurément vraies, que l'on ne songe pas à remettre en question.

5 Mais cet adage, comme toute chose très simple, semble invérifiable, il est accepté comme tel et paraît résister à toute explication logique. C'est un fait, un postulat retrouvé par toutes les générations, transmis par toutes les cultures.

On peut penser qu'il existe, enfoui dans la conscience humaine, un savoir instinctif de ce qui est bon pour l'individu et pour le groupe. La réalité de ce savoir instinctif est attestée par de nombreux exemples tout au long de l'histoire de l'humanité.

10 Déjà, l'homme préhistorique riait pour signaler l'absence de danger et pour désarmer ses ennemis. Cette thèse, développée par Darwin, est magnifiquement illustrée dans une séquence d'un film récent : *La Guerre du feu*, où la découverte laborieuse du rire se traduit par une joie intense qui se communique à toute la horde primitive. L'hominien<sup>1</sup> devient homme quand il rit. Le rire est d'abord une émotion qui apparaît dans le soulagement lié à la cessation du danger. Nous verrons que les centres de cette émotion sont situés dans la

15 partie la plus ancienne du cerveau, celle-là même qui n'a pas changé depuis la préhistoire.

Plus tard dans l'évolution, le développement du cortex supérieur, qui a placé les émotions, en partie, sous le contrôle de la raison et de l'intelligence, a contribué à endiguer ce grand rire de joie venu du fond des âges.

20 Si l'espèce humaine et son cerveau ont évolué, les structures neurologiques anciennes restent présentes ; elles sont enfouies mais toujours nécessaires pour équilibrer le délicat fonctionnement de l'organisme, répondre à nos besoins fondamentaux et manifester nos émotions, manger, dormir, aimer, se battre, souffrir, rire.

25 Nous savons instinctivement que le rire est une émotion positive car il est témoin de l'époque primitive où seule importait la survie de l'espèce, ce qui était bon ou mauvais, ce qui était danger et mort, ce qui était absence de danger, joie et vie.

30 En dépit d'une vision morale souvent négative dans les civilisations judéo-chrétiennes, le rire a toujours eu une grande importance dans les comportements sociaux de l'espèce humaine, le rire et aussi les réjouissances, les fêtes, toutes les occasions de communiquer dans l'allégresse. L'homme moderne retrouve les grands mythes primitifs, les conduites ancestrales, les comportements prélogiques. La notion essentielle de plaisir, d'instinct de vie est au centre de la question du rire et ceux qui y voient avant tout manifestation intellectuelle, manifestation de supériorité, dérision, satanisme, feraient bien de s'en souvenir.

Henri Rubinstein,  
*Psychosomatique du rire* (2003)

<sup>1</sup> Primate ancêtre de l'homme.

## DOCUMENT 2

Voici le premier point sur lequel nous appellerons l'attention. Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement *humain*. Un paysage pourra être beau, gracieux, sublime, insignifiant ou laid ; il ne sera jamais risible. On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine. On rira d'un chapeau ; mais ce qu'on raille alors, ce n'est pas le morceau de feutre ou de paille, c'est la forme que des hommes lui ont donnée, c'est le caprice humain dont il a pris le moule. Comment un fait aussi important, dans sa simplicité, n'a-t-il pas fixé davantage l'attention des philosophes ? Plusieurs ont défini l'homme « un animal qui sait rire ». Ils auraient aussi bien pu le définir un animal qui fait rire, car si quelque autre animal y parvient, ou quelque objet inanimé, c'est par une ressemblance avec l'homme, par la marque que l'homme y imprime ou par l'usage que l'homme en fait.

Signalons maintenant, comme un symptôme non moins digne de remarque, *l'insensibilité* qui accompagne d'ordinaire le rire. Il semble que le comique ne puisse produire son ébranlement qu'à la condition de tomber sur une surface d'âme bien calme, bien unie. L'indifférence est son milieu naturel. Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion. Je ne veux pas dire que nous ne puissions rire d'une personne qui nous inspire de la pitié, par exemple, ou même de l'affection : seulement alors, pour quelques instants, il faudra oublier cette affection, faire taire cette pitié. Dans une société de pures intelligences on ne pleurerait probablement plus, mais on rirait peut-être encore ; tandis que des âmes invariablement sensibles, accordées à l'unisson de la vie, où tout événement se prolongerait en résonance sentimentale, ne connaîtraient ni ne comprendraient le rire. Essayez, un moment, de vous intéresser à tout ce qui se dit et à tout ce qui se fait, agissez, en imagination, avec ceux qui agissent, sentez avec ceux qui sentent, donnez enfin à votre sympathie son plus large épanouissement : comme sous un coup de baguette magique vous verrez les objets les plus légers prendre du poids, et une coloration sévère passer sur toutes choses. Détachez-vous maintenant, assistez à la vie en spectateur indifférent : bien des drames tourneront à la comédie. Il suffit que nous bouchions nos oreilles au son de la musique, dans un salon où l'on danse, pour que les danseurs nous paraissent aussitôt ridicules. Combien d'actions humaines résisteraient à une épreuve de ce genre ? et ne verrions-nous pas beaucoup d'entre elles passer tout à coup du grave au plaisant, si nous les isolions de la musique de sentiment qui les accompagne ? Le comique exige donc enfin, pour produire tout son effet, quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur. Il s'adresse à l'intelligence pure.

Seulement, cette intelligence doit rester en contact avec d'autres intelligences. Voilà le troisième fait sur lequel nous désirions attirer l'attention. On ne goûterait pas le comique si l'on se sentait isolé. Il semble que le rire ait besoin d'un écho. Écoutez-le bien : ce n'est pas un son articulé, net, terminé ; c'est quelque chose qui voudrait se prolonger en se répercutant de proche en proche, quelque chose qui commence par un éclat pour se continuer par des roulements, ainsi que le tonnerre dans la montagne. Et pourtant cette répercussion ne doit pas aller à l'infini. Elle peut cheminer à l'intérieur d'un cercle aussi large qu'on voudra ; le cercle n'en reste pas moins fermé. Notre rire est toujours le rire d'un groupe.

## DOCUMENT 2 (suite)

Il vous est peut-être arrivé, en wagon ou à une table d'hôte, d'entendre des voyageurs se raconter des histoires qui devaient être comiques pour eux puisqu'ils en riaient de bon cœur. Vous auriez ri comme eux si vous eussiez été de leur société. Mais n'en étant pas, vous n'aviez aucune envie de rire. Un homme, à qui l'on demandait pourquoi il ne pleurait pas à un sermon où tout le monde versait des larmes, répondit : « Je ne suis pas de la paroisse. » Ce que cet homme pensait des larmes serait bien plus vrai du rire. Si franc qu'on le suppose, le rire cache une arrière-pensée d'entente, je dirais presque de complicité, avec d'autres rieurs, réels ou imaginaires.

Henri Bergson,  
*Le rire*, Essai sur la signification du comique (1899)

### DOCUMENT 3

**Fellag** : J'ai joué pendant dix ans comme comédien. J'ai quitté le théâtre conventionnel pour aller sur le chantier social et le traiter par le théâtre. Pour savoir ce qui, aujourd'hui, fait rire les gens, il faut avoir une connaissance intime de la société, de ses lignes de fractures, des tensions qui la traversent, des nœuds autour desquels elle se cristallise. Il s'agit pour moi d'aller vers la parole de la rue, de la saisir puis de la théâtraliser, c'est-à-dire agir sur le langage, lui donner une enveloppe de rêve, de mystère, de fiction, pour « faire passer la pilule », si l'on peut dire.

**Olivier Mongin** : Oui, cela peut paraître paradoxal, mais le rire, au départ, ce n'est pas la joie. Le rire, c'est précisément ce moyen de convertir quelque chose qui fait peur en quelque chose qui fait moins peur. Le rire touche aux ressorts essentiels de la peur. D'ailleurs, les plus grands comiques ne sont pas de grands joyeux. Buster Keaton<sup>1</sup> était surnommé l' « homme qui ne rit jamais ». Celui qui fait rire n'est pas celui qui rit parce qu'il a compris qu'il y a quelque chose qui ne va pas, qui fait peur à tous. Et il va transformer cela en un rire libérateur, cathartique.

**F.** : Quand l'humoriste vient au théâtre, il sait qu'il arrive gros d'une tragédie, de choses graves et non légères, qu'il va mettre sur la table pour les partager avec les autres. Quand les spectateurs se rendent au théâtre pour me voir, moi ou un autre, ils se disent qu'ils vont voir un comique, qu'ils vont passer une soirée amusante, divertissante. Mais tout le temps du spectacle que je donne, je vais jouer du marteau piqueur, si je puis utiliser cette image. Je vais lancer une bombe. L'important est de faire passer cela de façon à me faufiler entre les mécanismes de résistance des spectateurs pour atteindre l'endroit, le nœud des nerfs qui déclenchent le rire. Car le rire n'est qu'un mécanisme nerveux qui acquiesce, qui dit : « *Oui, bravo, je suis d'accord !* » C'est une réaction qui se déclenche quand le spectateur se sent percé à jour et se dit : « (...) *Je suis découvert, il a deviné que moi aussi je suis un lâche, que moi aussi j'ai des préjugés, j'ai mes cachotteries, etc.* ». Et « lui », c'est moi ; moi, c'est lui ; chacun des autres spectateurs, c'est moi. Alors se déclenche la libération par le rire. (...)

**F.** : On peut rire de tout, mais pas n'importe comment. Rire ensemble et pas rire des autres pour les rabaisser.

**O. M.** : Il ne faut jamais oublier que le rire peut être mauvais. Pour faire rire, il faut comprendre ce qui fait rire, les mécaniques du rire. Mais « bien » rire, c'est aussi une manière de comprendre les relations que l'on noue avec les autres. Le rire, au fond, n'est qu'une façon, souvent la plus banale, de nouer une relation avec quelqu'un. Le rire est social, toujours politique en un sens. D'où l'importance du théâtre. Rire devant la télé, même si on est plusieurs à dîner ensemble, ce n'est pas la même chose que de participer à un spectacle. Devos disait cela très bien : « *Je vais vous emmener sur la scène, vous allez venir avec moi et nous ferons une communauté au fur et à mesure.* » Un spectacle comique crée une communauté provisoire, un collectif.

<sup>1</sup> Acteur et réalisateur américain de films comiques (1895-1966).

### DOCUMENT 3 (suite)

40 F. : Quand je donnais mes spectacles à Alger, je disais aux spectateurs : « *Pendant deux heures, nous allons inventer et vivre dans une petite démocratie où souffleront la liberté, l'imaginaire, l'égalité, la tolérance, l'ouverture, l'amour et le partage. Après, nous sortirons, les choses n'auront pas changé, mais nous, nous aurons changé.* »

Entretien entre Fellag et Olivier Mongin,  
*Philosophie Magazine* – La rubrique d'époque (2006)

## DOCUMENT 4

*Le héros du roman, Lucius, est hébergé chez son hôte Milon, dont la femme Pamphile se livre à toutes sortes de maléfices. Rentrant un soir d'un dîner pris à l'extérieur, un peu enivré, il pense apercevoir trois brigands forçant la porte de la maison de son hôte et les tue tous les trois. Il s'agit en fait de trois outres en peau de chèvre qui semblent douées de vie grâce au pouvoir magique de Pamphile. Lucius se défend lors d'un procès monté de toutes pièces qui a pour objet – sans qu'il le sache – de célébrer le dieu Rire.*

Après ce discours, mes larmes jaillirent à nouveau et je tendis les mains en avant dans un geste de prière, suppliant tristement les uns au nom de la pitié que l'on doit à chacun, les autres au nom de l'amour qu'ils portaient à leurs êtres les plus chers. Et je croyais déjà fermement que, mus par un sentiment d'humanité, tous étaient touchés de pitié par mes pleurs, lorsque, invoquant les regards du Soleil et de la Justice et recommandant ma triste situation présente à la providence divine, je portais les yeux un peu plus haut ; je vois alors tout le peuple rassemblé, et c'était un fou rire général ; faisant chorus, mon bon hôte, mon père<sup>1</sup>, Milon, riait à se rompre les côtes. Alors, je me dis en moi-même : « Voilà la bonne foi ! Voilà la conscience ! Moi, parce que j'ai sauvé mon hôte, je suis un meurtrier, l'on m'accuse d'un crime capital, et lui, non content de ne pas même m'avoir apporté la consolation de m'assister dans ce procès, voici que mon triste sort le fait rire aux éclats ! »

Sur ce, une femme, en larmes, lamentable, vêtue d'une robe noire, se précipita à travers le théâtre, portant dans ses bras un petit enfant et suivie par une vieille, couverte de haillons affreux, aussi triste et aussi éplorée qu'elle, et toutes deux brandissaient des branches d'olivier ; elles se placèrent de part et d'autre du lit où étaient déposés, sous un voile, les corps des victimes, et se mirent à élever une clameur funèbre, accompagnée de hurlements : « Au nom de la pitié que l'on doit à chacun, au nom des règles les plus élémentaires de l'humanité, crient-elles, ayez pitié de ces jeunes gens indignement massacrés, et consolez notre veuvage et notre solitude, en nous vengeant. Au moins, portez secours à l'infortune de ce petit enfant, orphelin dès ses premières années, et, avec le sang de ce brigand, offrez une victime expiatoire à vos lois et à l'ordre public ! »

Après quoi le magistrat le plus âgé se leva et dit au peuple : « Le crime lui-même, qui appelle un châtement sévère, ne peut être contesté par le coupable même ; il nous reste seulement un point accessoire à éclaircir, rechercher les complices d'un tel forfait. Car il n'est pas vraisemblable qu'un homme tout seul ait pu faire passer de vie à trépas trois jeunes gens aussi vigoureux. Aussi faut-il lui arracher la vérité par la torture. Car, l'esclave qui l'accompagnait s'est enfui secrètement et nous n'avons d'autre ressource que de recourir à la question<sup>2</sup> pour qu'il nous révèle les complices de son crime, afin de mettre définitivement terme à la terreur que répand une bande aussi exécrationnelle. »

Et à l'instant on apporte, selon la coutume grecque, le feu, la roue, ainsi que toutes les sortes de fouets. A cette vue ma tristesse s'accroît, ou plutôt se double, de ne pas avoir au moins la possibilité de mourir intact. Mais, alors, la vieille, dont les pleurs avaient brouillé toute l'affaire s'écria : « Avant, vertueux citoyens, de clouer sur la croix ce brigand, l'assassin de ces malheureux qui m'étaient chers, souffrez que l'on montre les cadavres des morts, afin

<sup>1</sup> Maître de maison.

<sup>2</sup> La torture.

## DOCUMENT 4 (suite)

35 qu'en contemplant et leur beauté et leur jeunesse, votre juste indignation s'accroisse encore et que votre sévérité soit à l'égal du crime. »

On applaudit à ces paroles et, aussitôt, le magistrat m'ordonne d'aller moi-même, de ma main, découvrir les cadavres, qui avaient été déposés sur un lit funèbre. Je résistai et, pendant longtemps, refusai de renouveler le souvenir de mon exploit par une exhibition de  
40 cette sorte, mais les licteurs<sup>3</sup>, sur l'ordre des magistrats, m'y contraignent avec la dernière énergie ; à la fin, ils vont chercher ma main elle-même, à mon côté, et l'étendent au dessus des cadavres, pour sa perte. Contraint, finalement, je cède à l'inévitable, et, bien malgré moi, j'arrache la couverture et découvre les cadavres. Dieux bons ! quelle réalité se présente à mes yeux ? Quel prodige ? Quel changement soudain de ma fortune ! Moi qui figurais déjà  
45 sur les comptes de Proserpine et la liste des serviteurs d'Orcus<sup>4</sup>, tout d'un coup, devant une situation toute contraire, je me trouvais stupéfait, stupide et je ne puis trouver des mots capables de rendre compte du spectacle nouveau que je découvre. Car les fameux cadavres des hommes égorgés étaient trois outres gonflées et percées, en plusieurs endroits, d'ouvertures béantes, et, autant que je me souvenais de mon combat de la veille au soir, elles correspondaient aux endroits où j'avais blessé les brigands.

Alors, le rire quelque temps retenu, malicieusement, par certains, se déploie librement désormais dans la foule. Les uns, dans l'excès de leur joie, poussent des cris de paon, d'autres ont tellement mal au ventre qu'ils le pressent à deux mains pour calmer leur douleur. Et c'est au milieu de la gaieté générale que tous quittent le théâtre en se retournant dans ma  
55 direction. Et moi, dès le moment où j'avais saisi ce voile, j'étais resté immobile, comme pétrifié, et aussi glacé que n'importe lesquelles des statues ou des colonnes du théâtre. Et je ne remontai des Enfers que lorsque mon hôte Milon s'approcha et posa la main sur moi, et, malgré ma résistance et mes larmes qui se remirent à couler, et mes sanglots convulsifs, m'entraîna avec une douce violence ; puis, faisant bien attention de suivre des chemins  
60 solitaires, il me conduisit jusque chez lui par des ruelles, et là, par toutes sortes de propos, essaya de calmer ma tristesse et l'émotion dont j'étais encore agité. Mais il ne put venir à bout d'adoucir mon indignation pour les mauvais traitements que j'avais subis, et qui s'étaient profondément gravés dans mon cœur.

A ce moment même les magistrats, avec leurs insignes<sup>5</sup>, entrent chez nous et tentent de me calmer par leurs explications : « Nous n'ignorons ni ta dignité ni, non plus, ton origine, seigneur Lucius, car l'illustration de ta noble famille est répandue dans toute la province. Et le traitement dont tu te plains si vivement ne t'a pas été infligé pour t'outrager. Aussi, chasse de ton cœur toute ta tristesse présente et bannis le tourment de ton âme. Car ce divertissement que nous célébrons, chaque année, à date fixe, au nom de l'Etat, en l'honneur du très  
70 aimable dieu Rire, n'est réussi que si l'on invente quelque nouveauté ».

Apulée,  
*Les Métamorphoses* (II<sup>ème</sup> siècle après J.C.)

<sup>3</sup> Hommes constituant l'escorte des magistrats romains. Leur attribut est un faisceau de verges entourant une hache.

<sup>4</sup> Dieux des enfers, Proserpine étant l'épouse de Pluton.

<sup>5</sup> Marques distinctives d'appartenance à la noblesse romaine.